

GEORGES MAGNANE

L'ÉPÉE
DU ROI

Roman

nrf

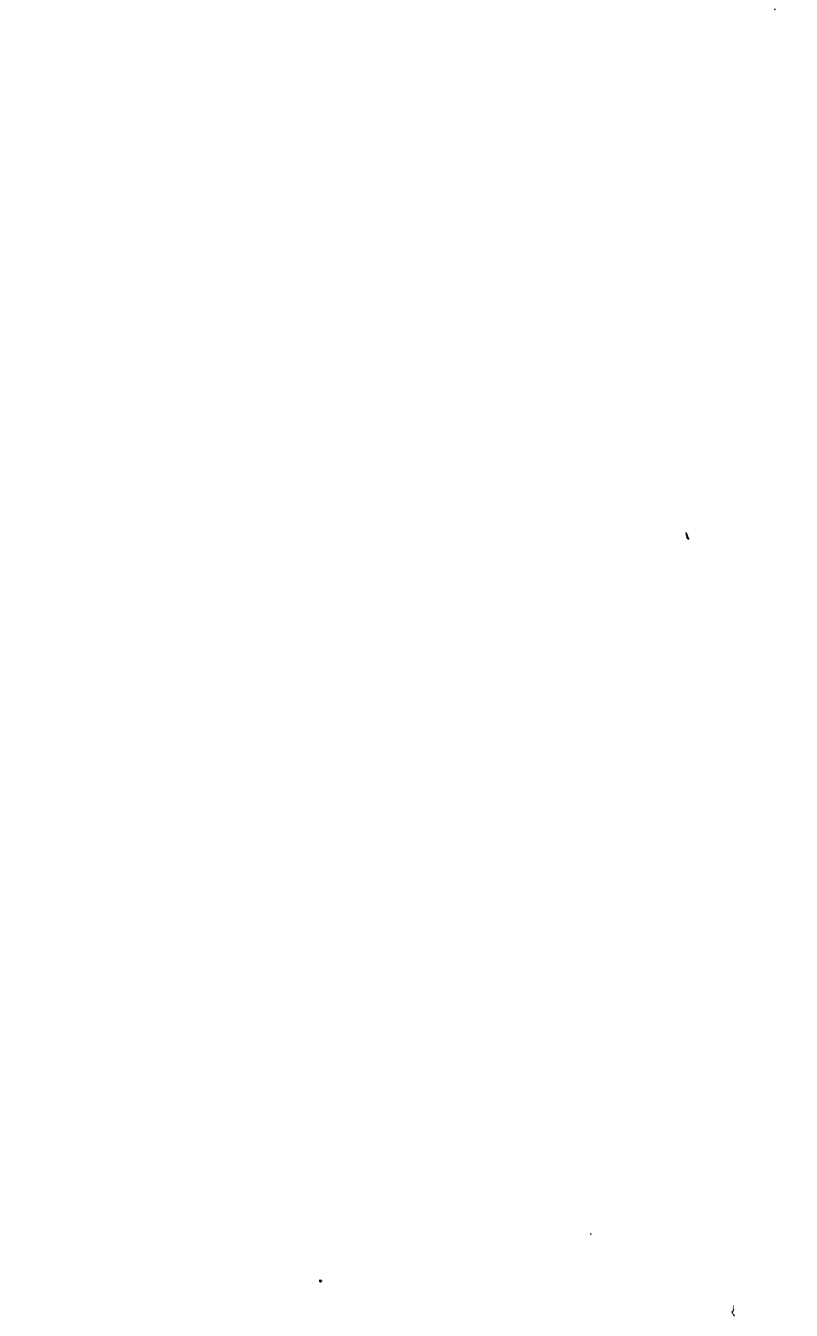
4^e édition

GALLIMARD

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

DUBOIS



L'ÉPÉE DU ROI

« Quand le roi surprit Tristan et Iseut endormis dans leur hutte fleurie, il posa entre eux son épée. Il savait qu'une lame nue, placée entre deux corps, est garante et gardienne de chasteté. Et les deux amants, dans le sommeil, ne pouvaient plus joindre leurs bouches : ils étaient pour toujours séparés... »

Tristan et Iseut.

GEORGES MAGNANE

L'ÉPÉE
DU ROI

Roman

Quatrième édition

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, Rue de Beaune

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1937.*

— Crois-tu qu'il sera jamais avec nous ?

— Mais il est avec nous déjà, tu le sais bien.

— Non. Il n'est pas contre nous, c'est tout. Il paie sa cotisation, il se laisse inscrire sur une liste, mais il n'agit pas avec nous.

Garan parlait plus fort qu'il n'était nécessaire, comme un homme habitué à des auditoires nombreux. Trente-cinq à quarante ans, osseux, le visage énergique, le nez maigre surmonté de lunettes à monture noire, il avait, malgré ses vêtements d'ouvrier, l'air d'un instituteur ou d'un employé de bureau. Le geste tranchant, le ton incisif et péremptoire, révélaient le goût de l'autorité. C'était d'ailleurs un assez important personnage : secrétaire général du Syndicat des Typographes de Marseille, orateur assez apprécié, et surtout connu comme autodidacte réaliste, aussi éloigné des chimériques disciples de Fourier que des petits bricoleurs de la recherche scientifique. Il n'avait presque pas d'accent et parlait avec une correction un peu laborieuse.

Garzoli, son interlocuteur, était un Corse de l'espèce trapue. Des mâchoires de bouledogue, un poil noir bleuté qui ne laissait d'à peu près blanc, dans son rude visage, que deux minces lisières le long du nez et deux doigts de front. Garzoli, lui, n'était pas présentable comme orateur : dès les premiers mots qu'il prononçait l'envie vous prenait, tant son accent était riche, d'aller flâner le long du Vieux-Port. Il n'était pas non plus un « savant » comme Garan, mais il ne manquait pas une réunion publique et

ses boutades pittoresques en faisaient un contradicteur souvent plus redoutable que son camarade.

Ils étaient tous les deux typographes à l'Imprimerie Barbas. Sortis de l'atelier depuis près de deux heures, ils allaient d'un pas machinal, le long du quai de Rive-Neuve. Quel grave sujet de discussion les retenait ainsi loin de leur lit, à cinq heures du matin, après une nuit de fatigue ? C'est la question que Garan sembla tout à coup se poser, car il dit, avec quelque irritation :

— Pourquoi l'avons-nous suivi, tout à l'heure, quand il nous a proposé, comme ça, tranquillement, d'un air tout naturel, de faire un petit tour. Tu as dit oui tout de suite, avec précipitation, comme s'il te faisait une faveur.

Garzoli jeta un regard rapide vers son camarade et sourit :

— Ne m'accuse pas, va. Tu as suivi, tout comme moi. C'est un de ces types qu'on suit, quand ils disent quelque chose.

Garan hochla la tête et ne répondit rien. Garzoli reprit :

— Qu'est-ce que tu veux, il a quelque chose, ce petit. Tu l'as entendu : « Nous verrons l'aube ensemble ». Eh bien, sa voix chantait à ce moment et je n'aurais pas osé lui dire que je sentais la fatigue.

— Moi non plus, dit Garan d'un ton bourru. D'ailleurs, je ne me sentais plus fatigué. Oui, il a quelque chose. Quand il veut parler, il parle bien. Tu te rappelles le soir qu'il a entrepris Marcal sur ses marottes de la justice sociale et du travail libre, comme il l'a mis dans sa poche.

— Il sait tout, il lit tout, dit Garzoli avec admiration. Et puis il cogne, quand il faut. Les petits chahuteurs de la rue Grignan, tu te rappelles comme il en a descendu deux. Et aux manifestations, qui est en tête ? Allons, ne me dis plus que Morat n'est pas avec nous.

Garan fronça les sourcils et reprit son ton péremptoire de pédagogue un peu fruste :

— Non. Tu sais bien que non. Tout ça : la bagarre,

les improvisations réussies, c'est des actions d'éclat, ce n'est pas de l'action. Il lui faudrait une discipline, et tu sais bien qu'il n'en accepte aucune. Tu as vu, tout à l'heure, cette façon de nous plaquer tout sec. Il n'y pensait plus, hein ! à voir le soleil ensemble, quand il est parti, comme ça, en marmottant un petit bout d'au revoir.

Garzoli haussa les épaules et fit une moue évasive. Garan reprit :

— D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup sa façon de vivre. Il est très seul, le plus souvent. Ou encore il traîne par ici, où il connaît beaucoup de gens pas très recommandables. Il s'y est même bagarré quelquefois. Il a aussi des poules d'un sale genre.

Garzoli se gratta vigoureusement le menton et ne dit mot. Il n'aimait pas ce ton trop vertueux, revêche. Garan reprit :

— Je me demande aussi pourquoi il défend les intellectuels avec tant d'âpreté. Les intellectuels se foutent pas mal de nous. Et son Jaraud plus que n'importe lequel. On le voit tout le temps avec une femme, quelquefois avec deux... ou trois.

Garzoli eut un bon rire :

— Il est bon petit, va, dit-il d'un ton convaincu. Tu ne peux tout de même pas lui reprocher d'aimer les femmes. Nous tous, et toi-même...

— Oui, oui, interrompit Garan, je sais. C'est plus sympathique que bien d'autres choses... Quoique, ajouta-t-il en faisant la moue, je n'aime pas beaucoup cette sympathie par le vice.

Garzoli secoua la tête. Encore le moraliste!

Garan se défendit :

— Ce que je reproche à Jaraud, ce n'est pas d'aimer les femmes, c'est de les collectionner. C'est une manie de cérébral, ce n'est pas naturel. Le cérébral, il lui faut toujours quelque espèce de luxe, de manie. Et c'est comme ça qu'il se met hors de combat.

Cette fois, Garzoli approuva :

— Tu as raison. Qu'ils collectionnent les femmes, les timbres-poste, ou les vieux papiers, ils ont tous la rage de perdre leur temps. Mais Morat ne sait pas grand'chose sur ce Jaraud. Il l'a juste entendu causer, par-ci, par-là. Comme moi.

— Moi, je me suis renseigné : Pierre Jaraud, vingt-huit ans, professeur de philosophie au lycée, numéro un d'Agrégation, énonça Garan, précis comme une fiche. Oh ! très bien comme intellectuel. Mais ce n'est qu'un intellectuel, donc un bourgeois. Voilà. Morat ne s'en rend pas compte, il l'admire beaucoup trop. Il pourrait bien devenir un bourgeois, lui aussi, à l'occasion. Et il est très capable d'en trouver, des occasions.

Garzoli fit un geste évasif. Il sentait chez Garan une irritation d'origine assez trouble et ne tenait pas à revenir sur ce sujet. Il voulut pourtant, avant de quitter son ami, dire quelque chose pour le rassurer. Sourcils froncés, il réfléchit un moment.

— Tu vois, vieux, fit-il tout à coup, d'un ton décidé, je suis sûr que Morat restera avec nous, pour une raison très simple.

— Laquelle ?

— C'est qu'il est fier. Il faut avoir l'échine souple pour passer de chez nous chez ceux d'en face. Lui n'y passera pas. Au revoir, va.

★
★★

Morat marchait lentement le long du quai de Rive-Neuve. Rien, dans son aspect, n'expliquait l'extraordinaire intérêt que lui portaient ses deux camarades. Il était vêtu, comme eux, avec une grande simplicité : en ouvrier qui ne cherche ni à dissimuler les signes de sa condition, ni à les imposer à l'attention. Il portait un complet gris de bonne coupe. Le veston était un peu distendu aux épaules ; le pantalon, large et qui tombait assez bien à l'origine, grimaçait un peu aux genoux maintenant, et présentait, à la hauteur des cuisses, un double

éventail de plis qui révélait une musculature peu compatible avec les exigences de la ligne impeccable. Pas de cravate. Une chemise à col tenant, jamais boutonnée jusqu'en haut. Rien de cette raideur étudiée par laquelle beaucoup de travailleurs manuels tentent, quelquefois avec succès, de se faire prendre pour des petits bourgeois soigneux. Une telle ambition n'était pas le fait de Morat. Il acceptait sa classe sans bassesse comme sans forfanterie, car il avait pleinement conscience d'être avant tout un homme.

Son savoir se présentait avec une égale simplicité : ni réputation de bel esprit, ni diplômes. Après trois ans d'école primaire supérieure, il avait échoué au Brevet Élémentaire et avait refusé de se représenter, malgré les exhortations de ses maîtres, qui le disaient « irrégulier » mais très remarquablement doué. Cette opinion le flattait autrefois. Plus maintenant. Il n'admettait pas sans difficulté qu'il pût exister des êtres aussi bizarres et aussi irréels que ses anciens professeurs. Il prenait plaisir, souvent, à se rappeler avec précision leurs vestons flottants, qui semblaient posés sur des cadres de bois blancs, leurs excessives gesticulations de pantins énervés, leurs inexplicables accès de courroux, leur langage fourmillant, insaisissable et comme exsangue. Comment avaient-ils pu, eux, porter un jugement sur lui?... Quand il les apercevait de loin dans la rue, ils lui paraissaient vieillots et touchants comme les gravures à demi oubliées de nos albums d'enfants. De plus près, il les trouvait dérisoirement petits. (Lui-même était très grand, presque colossal.) Consterné, pénétré d'un étrange sentiment de culpabilité, il les saluait avec une précipitation et un excès de bonne volonté qui semblaient les agacer beaucoup.

Morat ne savait pas s'il était modeste. Il ne s'était jamais posé la question. Ses camarades, qui lui accordaient une grande confiance, le flattaient volontiers. Il les laissait faire et se contentait de hausser les épaules en disant : « On verra bien ». Marcal, un beau vieillard à barbe de prophète, qui s'enorgueillissait d'une bibliothèque

de trois mille volumes, ne manquait pas une occasion de répéter : « Morat ira loin. Il sait trouver ce qu'il veut, le pitchoun, et il veut beaucoup de choses. »

A vrai dire, Morat n'avait encore rien fait pour mériter tant de sympathie. D'autre part, il n'était nullement le classique bon garçon. Assez taciturne, bien que fils d'un pur Marseillais et d'une Corse, il vivait un peu à l'écart et il avait une façon de regarder les discoureurs, un peu de côté, qui leur donnait tout à coup des doutes quant à l'excellence de leurs raisonnements. Il parlait rarement et toujours avec intensité : soit qu'il se lançât dans ces improvisations inattendues, torrentielles, dont les Méridionaux racés ont le secret, soit qu'il luttât pour s'exprimer avec une scrupuleuse exactitude. C'est dans ce dernier cas qu'il devenait le plus attachant. Il étendait le bras droit, fronçait les sourcils et retroussait un peu sa lèvre charnue, pendant que ses yeux s'agrandissaient sous l'effet d'une angoisse pathétique. On avait alors l'impression qu'il laissait l'essentiel inexprimé et qu'il en voulait à ses interlocuteurs de ne pas deviner toute sa pensée, autant qu'à lui-même de n'avoir pu lui donner forme.

Tout compte fait, il n'était pas un compagnon de tout repos, et Garzoli avait bien remarqué qu'on regardait trop souvent sa montre, quand on était avec lui. Pourtant, l'inquiétude qu'il suscitait restait de bon aloi. Son sourire, quand il s'épanouissait tout à fait, était clair et réconfortant comme un jour de grand soleil. Il sentait l'aventure, c'était certain, malgré ses allures débonnaires et son ton paisible. Mais jamais l'aventure louche ou banale. Il était prêt à la grande et totale aventure, qui est avant tout intérieure, et qui peut se passer de l'accidentel, ou tout aussi bien l'accueillir.

*
**

Morat sent qu'il marche lourdement, en se balançant, comme si ses épaules lui pesaient. Mais il n'a pas envie de se redresser. L'aube a toujours été pour lui un moment

difficile. Ce matin, il la trouve accablante. A la sortie de l'atelier il avait vaguement peur, déjà, et il avait emmené ses deux meilleurs copains avec lui. Ils avaient bavardé gaiement, d'abord, chacun voulant aider chacun à oublier sa fatigue. Dans la tiédeur de leur entente, ils avaient marché jusqu'au Pharo et longé la Corniche ; puis ils étaient revenus à petits pas, toujours bien ensemble, heureux simplement de sentir ensemble que la lumière se levait belle et grande, pour eux trois et pour le monde. Et voilà qu'en arrivant près de l'atelier, la voix de Garan avait pris une sorte d'âpreté mauvaise. Un ton aigre d'homme recru ou de femme déçue. Morat ne se rappelle plus bien tout ce qu'il lui a reproché, Garan. Il a toujours des reproches à faire. Et il parle comme un mauvais livre. Il se grise d'idéologie, ce vin nouveau, et s'en barbouille l'esprit. Il dit toujours plus qu'il ne veut. Morat se rend compte qu'il a eu tort de le quitter si brusquement. Et Garzoli, qui est toujours si complètement avec lui !... Mais Garzoli ne lui en voudra pas. Quand il lui a tendu la main, tout à l'heure, très simplement, il y avait dans son geste une chaleur et une robustesse qui n'étaient pas tout à fait involontaires. Garzoli a senti qu'il avait besoin de l'appui d'une semblable main. Oui, il en avait besoin. Le matin, on supporte très mal la haine. Et il y a de la haine dans la voix de Garan, quand il parle des intellectuels. Cette haine fait peur à Morat. Il est si près, quelquefois, de l'éprouver lui-même. Les intellectuels le gênent. Avec un rien de lâcheté, on se laisse aller à voir en eux des intrus. Mais Morat se raidit. Il s'est toujours raidi, depuis qu'il a compris, une bonne fois, que les intellectuels lui montrent la voie difficile. S'il faut vivre la révolution, il faut la vivre durement. Pourquoi Garan s'acharne-t-il ainsi contre ce Jaraud qu'il ne connaît pas mieux que lui ? Morat, lui, ne veut le juger que sur son travail, qui est toujours remarquable. Il se rappelle les paroles qu'il a prononcées, tout à l'heure, pour défendre Jaraud : « On ne sait jamais ce qu'un homme cherche auprès des femmes, et s'il y cherche

trop, il trouve le désespoir ; ce qui, pour un bourgeois, n'est pas un si mauvais début. » Il a parlé comme s'il était un peu ivre. Et Garzoli l'a fixé d'un regard triomphant, ce même regard qu'il pose sur lui quand il discute, ou quand il boxe, et le même air de demander à la ronde : « Est-ce que je ne vous avais pas prévenus ? »... Comme elle lui fait du bien la sympathie instinctive de Garzoli, si complète, si chaude ! Pourtant, c'est à ce moment même qu'il s'était éloigné de ses deux camarades. Souvent, après ses improvisations les plus réussies, il se trouvait ainsi précipité soudain dans une solitude douloureuse.

Ce matin, c'était arrivé sur le Quai des Belges. Un vent léger soufflait du large, qui faisait paraître l'eau du port vivante et fraîche comme une eau de rivière. Morat regardait cette masse frissonnante qui semblait couler vers lui. La mer, la mer des rêves lointains et des monstres de toujours se préparait à l'engloutir. Une mer le tenait déjà, lui, incapable d'un mouvement et d'un cri. Il était dans le monde comme un noyé qui n'aurait pas oublié les gestes automatiques et cette partie du langage qui leur ressemble. De temps en temps, il prenait bien une grande lampée d'air... Mais comme il sentait douloureusement l'eau invisible peser sur ses membres, emplir ses narines, sa bouche, murmurer doucement à son oreille et glisser contre ses yeux. Le vent soufflait plus fort. L'eau venait sur lui, la grande eau qui se serrait contre la terre, qui maintenait le monde dans son orbre de toute la liante force de son ventre. Morat n'avait pas peur, mais il se sentait infiniment triste et découragé. Que faisait-il là, lui, sans force et sans voix, parmi les frémissements inlassables de l'air, au bord de cette énorme réalité, de cet évident mystère, qu'il ne pénétrerait jamais ?

Maintenant qu'il est tout à fait seul sur le Quai de Rive-Neuve, Morat sent bien que l'angoisse le tient plus fortement que jamais. Autour de lui surgissent des formes aux contours précis, certes, mais si calmement familières

qu'il pourrait les prendre pour des souvenirs : les marchandes de poisson descendent de leurs camionnettes en nouant leurs tabliers de toile bleue ou écrue, de leur air bourru de chaque matin. Dans les corbeilles d'osier ovales et plates, des mains rouges fouillent les chairs glauques et pantelantes des poissons encore vivants. De brefs dialogues chantants s'échangent. Les mâtures se déploient comme des toiles d'araignée dérisoirement obstinées à capturer les pâleurs changeantes de l'aube. L'eau, tout près de Morat, entre les amas de tonneaux et de madriers qu'il évite machinalement, clapote, et de temps en temps fait chatoyer ses larges ocelles d'huile bleue et verte, puis retombe dans une immobilité attentive de miroir.

Chaque forme, chaque reflet, palpite et meurt dans la conscience de Morat avec une rapidité qui le pénètre d'une sorte de vertige. Tout près de ses yeux grandit un tourbillon de poussières ensoleillées. Il ne voit le Vieux Port qu'à travers un tournoiement de roue. Un grondement de mécanique, régulier et puissant, lui revient par bouffées. L'usine, le volant de la première machine qu'il avait vue dans son enfance. Cette peur terrible qu'il avait eue, et dont on l'avait fait rire le lendemain, comme elle l'avait marqué ! Mais aussi, il l'avait gardée au fond de lui-même, sa peur, pendant toute une grande journée d'enfant, bien cachée au-dessous des émerveillements et des actes de foi quotidiens. Il l'avait cachée et souvent retrouvée, toujours avec le même besoin de se replier sur lui-même, de guetter il ne savait trop quoi. Et depuis, il la retrouve encore, sa première peur, presque toujours à l'aube, et le même besoin de s'isoler le saisit, mais plus nettement morbide, maintenant, et mieux défini : le besoin de comprendre le monde, afin de se défendre. Il était resté longtemps, d'ailleurs, sans risquer ses premiers pas, chancelants et douloureux, de convalescent qui échappe à l'ignorance de générations innombrables. Cela avait commencé dès l'enfance, par de longs accès de mélancolie, qui le rendaient tout à coup étranger et lointain, attentif seulement à la grande roue bruissante et

dévorée de soleil, parmi ses petits camarades qui, le croyant dédaigneux et un peu fou, l'auraient volontiers battu, s'il n'eût été déjà grand et fort. Puis venaient des maux de tête extrêmement tenaces et qui le laissaient frissonnant au milieu de vastes étendues plates et blanches. Alors, il cherchait fébrilement, autour de lui, un abri, un creux d'ombre où se réfugier le temps de respirer...

C'est bien le même besoin de refuge qui, tout à l'heure, l'a forcé à quitter brusquement ses camarades et qui, maintenant, dirige ses pas trop lourds.

Morat, sans hésiter, commença à remonter la rue de la République. Comme chaque matin, il irait s'étendre auprès de son amie Juliette jusqu'à huit heures, puis il se lèverait en même temps qu'elle, l'accompagnerait jusqu'à son magasin, rentrerait tranquillement chez lui, dormirait jusqu'à midi et demi, déjeunerait avec sa mère et sa sœur, ferait une longue sieste, lirait ou se promènerait pendant deux heures environ, dînerait et enfin repartirait pour l'atelier.

L'idée ne lui venait pas que cette ronde d'habitudes pût être modifiée. Pourtant il prenait conscience assez souvent, le matin, d'une vie différente de la routine quotidienne, une vie passionnante, essentielle, qu'il lui fallait défendre. Mais l'autre vie, pour qui travaille huit heures par jour et n'a jamais reçu l'assurance qu'il est un être exceptionnel, digne de l'intérêt du monde entier, la vie de détails et de petits gestes coutumiers, s'appesantit chaque jour davantage, et peu à peu accable l'homme le plus vigoureux.

Morat travaillait à des heures qui ne lui permettaient d'assister que très rarement aux réunions où d'autres ouvriers vont chercher, plusieurs fois par semaine, ce savoir un peu superficiel, mais exceptionnellement tonifiant que procurent les conférences et les discussions. Il n'avait d'autres ressources, pour accéder à la vie complète, dont tout son être avait douloureusement besoin, que ses lectures et ses méditations. Et comme il n'avait

reçu qu'une instruction sommaire, il lisait très lentement et semblait ne faire aucun progrès appréciable. Ses rêveries pourtant, et l'état de transe où elles le jetaient quelquefois montraient que couvait en lui la flamme qui transfigure une intelligence et lui donne le pouvoir de déjouer les mortels délais du temps. Mais rien n'indiquait que cette flamme dût jamais se libérer. Il tâtonnait de vision en vision. Son besoin de clarté et de certitude se contentait tant bien que mal de ces brèves éclaircies et de quelques tentatives incohérentes d'acquérir la culture qu'il devinait nécessaire. Mais il lui manquait pour réussir, non seulement une méthode et un guide, mais aussi cette simple discipline, la plus difficile et la plus efficace, qui consiste à établir une hiérarchie de nos occupations possibles et à sacrifier les moins importantes.

Ainsi, il lui semblait tout naturel de consacrer à Juliette plus de la moitié de ses loisirs quotidiens. Il allait se coucher près d'elle avec le même calme, la même indifférence de l'esprit qu'il avait en se mettant à table. C'est tout juste s'il opposait parfois aux exigences ou aux caprices de son amie une dureté qui n'était l'effet d'aucun principe, mais simplement le besoin instinctif d'affirmer sa force.

Tel quel, il devait lui plaire, à Juju (ses compagnes persistaient à la nommer ainsi, au grand agacement de Morat), puisqu'elle était restée avec lui plus d'un an, après avoir été célèbre, dans son quartier, pour son habitude de prendre un ami nouveau chaque dimanche soir. La renommée exagérait un peu, mais il était exact qu'elle gardait rarement un homme plus de deux ou trois semaines. Si elle avait la faiblesse, disait-elle, d'être très gentille avec un pendant seulement quelques mois, il « commençait déjà à se donner des airs de propriétaire et à la traiter comme une vieille habitude ».

Morat, précisément, était incapable de se considérer comme le propriétaire de quoi que ce soit. Et il n'avait pas l'air de trop s'habituer à Juliette, ni même de s'appri-



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

Publications du 1^{er} Janvier au 30 Juin 1937

MARCEL ARLAND. Les plus beaux de nos Jours	15 fr.
JACQUES BOULENGER. Crime à Charonne.	15 »
ROBERT BOURGET-PAILLERON. La Route de Berlin	18 »
HUBERT CHATELION. Maldagne	18 »
MARIE-ANNE COMNÈNE. L'Homme aux Yeux gris	15 »
HENRI DEBERLY. La Comtesse de Farbus.	15 »
JACQUES DEBÛ-BRIDEL. Les secondes Noces	16.50
DRIEU LA ROCHELLE. Rêveuse Bourgeoise	16.50
ÉTIEMBLE. L'Enfant de Chœur	18 »
ANDRÉ FRAIGNEAU. Camp volant	18 »
ROBERT FRANCIS. <i>Histoire d'une famille sous la III^e République.</i> Le Gardien d'Épaves	16.50
— — Un An de Vacances	18 »
PIERRE FRÉDÉRIX. Les Papillons verts	15 »
O.-P. GILBERT. La Piste du Sud	15 »
JEAN GIONO. Refus d'Obéissance	6.50
GUY MAZELINE. Bêtafeu	15 »
HENRY DE MONFREID. Le Roi des Abeilles (<i>avec 32 hors-texte, sous couverture illustrée tirée en héliogravure</i>).	20 »
GUY DE POURTALÈS. La Pêche miraculeuse	25 »
RAYMOND QUENEAU. Odile	15 »
ANGE SEIDLER. ... A la petite Semaine	25 »
SIMENON. Le Testament Donadieu	16.50
PIERRE VÉRY. Goupi-Mains rouges	12 »
— — L'Inspecteur Max	12 »
LOUISE DE VILMORIN. La Fin des Villavide.	15 »
ÉMILE ZAVIE. Sous les Murs de Bagdad	20 »